

*A mon papi, Guerino Todesco,  
pour qui, "La voix est le reflet de l'âme" , n'est dépourvue de sens.*

# Préface

Ces écrits sont certes une plongée dans mon enfance, mais le coeur du récit est le témoignage d'une petite fille, née le 26 avril 1976, élevée au sein d'une famille d'origine italienne emprunte à ses origines et à la musicalité. Un hommage à un grand homme, le premier homme de ma vie, *mon papi*, Guerino Todesco, chanteur ténor, doué dans sa spécialité dont j'ai l'intense regret qu'il n'eut été connu et reconnu plus en amont de notre village natal. Il marquait mon enfance et ma vie d'adulte par son empreinte vocale. Un chemin vers lequel je me dirige aujourd'hui activement et passionnément au travers de ma profession de voix-off, voix de l'ombre, dans laquelle j'aspire à perpétuer le nom de Todesco, pour lui et tous les membres de notre famille, que je souhaite vivement remercier pour leur amour, leur bienveillance et leur soutien dans ce projet de vie.

## *Le destin d'un grand homme*

Mes petites mains posées sur les siennes, la paume de ma main sentait les sillons de la sienne, rêche, sèche, aux longs doigts, des mains usées par le temps et le travail, impressionnantes, fortes et si réconfortantes à la fois.

*Papi*, comme chacun de nous le prénommait affectueusement était un grand homme tant physiquement que dans sa moralité. Au travers du regard de petite fille que j'étais, il était beau, avait une apparence impressionnante, à l'allure robuste, aux larges épaules, une belle force que la nature eut créé.

J'aimais l'entendre conter ses histoires, bercée dans la magie de son intonation et de sa cadence italienne. Aujourd'hui encore, il m'arrive de fermer les yeux et d'entendre son accent, sa mélodie italienne et son français un peu gauche que je comprenais pourtant tellement bien. Comme s'il eut inventé son propre dialecte, un caractère phonétique atypique qu'il le rendait encore plus unique.

Cet homme semblait si fort, si contenant et protecteur, posant sur moi son oeil rieur d'un bleu profond et intense, mon grand-père.

Ces mêmes yeux qui, de manière anecdotique, ont traversé des générations pour se fondre dans ceux de mon frère aîné. Lorsque je le regarde, j'ai d'ailleurs souvent cette impression de revoir mon grand-père au travers de lui et de son mètre quatre-vingt-cinq, et me surprends ainsi souvent à l'imaginer jeune.

Son cheveu dégarni et grisonnant, et les rides apposées autour de ses yeux et de la commissures de son sourire témoignent de ses années de rires et nombre de sourires adressés aux siens.

Par sa stature, il représentait un gage de confiance, de respect pour celui qui le cotoyait mais au delà de cela, il était aussi la gentillesse et la générosité incarnée. Dans l'entraide et la solidarité, peut-être induite par son histoire, ses origines, il n'hésitait à aucun

moment à aider son prochain.

Doté d'un savoir-faire inné pour le chant, mon grand-père avait une voix de ténor avec, sans prétention aucune, une similarité probante et comparable aux grands artistes lyriques d'opéra.

Né en 1918 à Venise, au devant des conflits mondiaux et de la mouvance fasciste qui menaçaient l'Italie et ses occupants dans les années trente, mon grand-père rêvait d'offrir une vie meilleure à son épouse et ses enfants. Ainsi ils profitèrent de la dernière vague de migration italienne pour fuir leur pays natal, emportant avec eux leurs souvenirs et le peu qu'ils possédaient afin de se réfugier dans le nord-est de la France, en Lorraine, dans le département de la Meuse et ainsi de se construire une nouvelle vie loin des méandres de la seconde guerre mondiale. Des courants migratoires qui ont de ce fait, façonné la région favorisant ainsi son développement économique et industriel.

C'est ainsi qu'à l'aube des trente glorieuses, leur quête d'installation les conduisit à franchir la frontière française pour les mener ensuite à poser leurs valises à Saint Mihiel, dans les années quarante. Ville dans laquelle il restera toute sa vie durant, mais aussi devenue la mienne, ma ville natale, et celle de Victor Hugo l'espace d'une prose dans *Les Misérables*.

De cette union, naquirent sept enfants, nés pour certains en Italie, pour d'autres dans leur pays d'accueil, dont mon père Rinaldo en 1951 et une tante malheureusement décédée il y a trois ans. Tous élevés et bercés dans la musicalité de la voix de mon cher aïeul, bénéficiant de cet héritage culturel et de cet attrait à la chanson. Peut-être par idéalisation ou fantasme d'enfant, je crus longtemps que mon père naissait en Italie et non en France. Une grande fierté pour moi de grandir de ses souches italiennes et de porter les signes physiques distinctifs de cette origine méditerranéenne ainsi que le prénom de cette même consonance, Sylvia.

Maçon de profession, mon *papi* était de nature enjouée, travailleur, adaptant ses capacités et acquisitions professionnelles au gré de la demande, il fut ainsi homme de pierre, bâtisseur au grand cœur, et notamment initiateur de cette passion du chant, se nourrissant de celle-ci au quotidien et se chargeant de la transmettre à chacun d'entre nous au fil du temps.

Dans les années soixante, en recherche de notoriété éphémère, *Papi* participait à des concours de chant radiophonique en Lorraine par le biais des radio-crochets initialement organisés comme un festival de chants itinérants, très populaires en ces temps là, remportant ceux-ci victorieusement grâce à ces vocalises de ténor. En regard de ses belles prestations, de son succès et de sa petite célébrité, il se fera remarqué, et lui sera proposé l'enregistrement d'un disque qu'il refusa sans détour. Il aimait sa vie, par dessus cela, il adorait ses enfants et se plaisait dans la profession qu'il exerçait où à défaut d'utiliser sa voix, il usait de ses mains pour bâtir le foyer des autres. Et par dessus tout, il voulait que rien ne change, rentrer le soir, retrouver ses petits qui étaient ce qu'il avait de plus beaux et de plus chers au monde, et chanter, pour leur plus grand plaisir, c'était ça son bonheur à lui, un sacrifice, qui je crois, il ne regretta pas.

Connu dans notre petite bourgade pour ses capacités de ténor, c'était de surcroît un homme très sociable et doté de grandes aisances dans les facultés à sympathiser avec de nouvelles connaissances. Comme tout bon *Papi*, il avait ses habitudes de vie, il aimait sortir comme il le disait "*Faire son petit tour*", et ce, de manière journalière, et affectionnait particulièrement boire son café et son petit verre au bar du village, accompagné de son beau-frère, mon grand-oncle, Bruno Andolfatto. Je le vois encore revenir de ses petites excursions sa mortadelle et son parmesan sous le bras. Au décours de celles-ci, il rencontrait beaucoup de copains avec lesquels il conversait parfois de longues heures. De son fief où il discutait, écoutait, buvait, s'esclaffait, et surtout chantait parfois des heures durant, jusqu'à en oublier ses obligations et se laissant doucement bercer par la hardiesse de ces moments de vie. Il rentrait ainsi tard et surtout gai au domicile familial, au grand damne de son épouse, fidèle à ses principes. Encore encre dans cette effervescence de digestifs improvisés, il n'en chantait que davantage, faisant résonner ses cordes vocales jusque dans les chambres des enfants alors endormis, au risque de les réveiller.

Un souvenir relaté qui me fait encore sourire, c'est dire la légèreté avec laquelle il vivait et appréciait ses moments.

Nos réunions familiales du dimanche donnaient lieu au rassemblement, à la convivialité autour de l'ancestral plat italien confectionné par mon grand-père pour les siens. Une